

éclaboussées par une toilette exagérée, ni tenues à trop peu d'honneur par l'affectation d'un négligé protecteur.

— Quelle charmante toilette, Louise ! ne put s'empêcher de dire Frédéric.

— Avec cette toilette là, mon cousin, je serai certainement la plus mal mise de toutes.

— Comment ! comment ! dit M. Girard, en posant son journal. Ceci, fillette, me paraît être une épigramme à mon adresse. Ne choisis-tu pas toi-même tout ce qu'il te plaît ?

— Le journal n'est donc pas intéressant ce matin, cher père, que vous ne le suivez qu'à demi ? Je veux dire que je serai effacée par l'éclat des riches costumes mâconnais. Mais tâchez, je vous prie, de prendre goût à votre lecture ; j'ai à causer avec Frédéric, et je ne voudrais pas que vous entendissiez notre conversation.

— Très-bien, répondit gravement M. Girard, je vous obéis, ma fille. Je vois justement à la seconde page une proclamation du président Lincoln qui remplit cinq grandes colonnes ; vous avez donc le temps de dire bien des secrets avant que je n'aie jugé la question américaine. Causez donc, causez, adieu, je m'embarque.

— Frédéric, dit Louise en venant s'asseoir dans un fauteuil auprès du jeune homme, je vous en voulais hier assez pour n'avoir pu me décider à rentrer au salon en venant de chez cette bonne famille de paysans où l'on vous a aimé comme on m'aime encore, et où l'on se fait un deuil de vous voir changé, après s'être fait un bonheur de vous attendre.

— Et maintenant, répondit Frédéric, m'avez-vous pardonné ?

— Quoi ! vous ne cherchez pas même à vous excuser !... c'est là du moins de la franchise.

— M'excuser serait trop facile. Je n'ai eu qu'un tort véritable, c'est de vous avoir déplu, et la conscience de ce tort a